

Dans la polyphonie des voix que convoque l'hommage à André Neher publié récemment sous le titre *Héritages d'André Neher*², celle de Claude Vigée se détache en ouverture. Sous l'intitulé générique « La lutte avec l'Ange », le premier chapitre de l'ouvrage met le poète en dialogue avec la parole du philosophe et exégète, pour commenter le très mystérieux récit du chapitre 32 de la *Genèse* évoquant le combat soutenu par Jacob sur le chemin de ses retrouvailles avec Esaü. Au départ de cet échange figure la conférence donnée par André Neher en 1960 sous le titre « Le combat de Jacob », et restée jusqu'alors inédite. Elle est ici publiée, préfacée en quelque sorte par le texte de Claude Vigée : « Où donc est la lumière ? » Celui-ci y raconte comment il fut auditeur de cette conférence de 1960, alors qu'il ne connaissait pas encore personnellement Neher. Et comment il fut auditeur saisi soudain de s'entendre nommer par le conférencier, bouleversé de l'entendre citer sa *Lutte avec l'Ange*, texte écrit dans les années quarante, quand le poète cherchait un passage dans la ténèbre impénétrable du moment.

C'est donc Jacob, dans la nuit et le combat du Yabboq, qui aura présidé à la rencontre des deux auteurs. Une rencontre qui doit se nommer mieux encore reconnaissance, car pour chacun, dès avant l'inauguration de leurs échanges, ce récit était déjà texte d'élection. Chacun, en son histoire personnelle, y avait reconnu comme le lieu géométrique de sa quête de sens, au milieu des tumultes et des décombres de l'histoire. Et c'est sur la base de cette connivence que se fonda leur très longue amitié. Une amitié au long cours accompagnée par la figure de Jacob ! Sur son mode propre, chacun en effet ne cessera de faire retour sur ce texte fondateur qui s'enfonce dans l'imaginaire, y élit domicile, qui creuse comme une vrille dans l'épaisseur du réel et qui, à l'infini, fait sens, en récusant l'explication. Claude Vigée le fréquentera comme poète, sachant que, pour lui, « être poète ou juif, c'est tout un ». André Neher déploiera dans ses œuvres futures quelques-uns des thèmes majeurs déjà identifiés dans la conférence de 1960, en particulier quand il explorera l'économie de la parole prophétique. Autrement dit, ces premières pages d'*Héritages d'André Neher* ont rapport au noyau incandescent de l'identité juive, qui trouve dans la lutte de Jacob une de ses plus hautes métaphores, et en tout cas une réserve de mots privilégiés, d'images, de paradoxes, pour éclairer ce que Claude Vigée désigne comme « le destin juif depuis l'origine ».

Cela étant, on devine l'hésitation qui saisit normalement qui est convié comme je le suis à commenter ces pages. Crainte de manquer de légitimité, d'être intrus dans ce dialogue intime, complice, dans cette méditation cruciale, si essentiellement juive. Et cela d'autant plus que l'on n'appartient pas soi-même « à Jacob et à sa longue descendance aux branches détruites/ Par l'attouchement de l'Ange » (Vigée). Pourtant impossible aussi de ne pas se retrouver en pays de connaissance, de ne pas éprouver la résonnance de l'événement du gué du Yabboq retissé dans la parole de Neher

1 Intervention en ouverture du Séminaire André Neher, Institut Elie Wiesel, 10 novembre 2012.

2 Présentation du volume *Héritages d'André Neher*, sous la direction de D. Banon. Paris : Editions de l'Eclat, 2012.

et de Vigée. Impossible de ne pas se reconnaître, en reconnaissant dans le vieux récit biblique la matière même de questionnements immémoriaux logés dans la conscience de l'humanité, et qui sont prêts à se réveiller dès lors que l'on passe un œil au-delà de l'enclos des certitudes ambiantes, et que l'on retrouve sans écran le réel vif, provocant, énigmatique, en-deçà des réponses acquises qui font oublier les questions têtues, obstinées qui vont avec la condition humaine.

Ainsi de l'épreuve critique du temps, dont Neher et Vigée font un motif majeur de *Gn* 32. Certes, autour de cette question se joue certainement quelque chose de la singularité de l'être au monde juif, comme l'a montré puissamment un Abraham Heschel. Mais il n'est pas nécessaire d'être juif, comme le montre aussi toute la tradition occidentale depuis les Pré-socratiques, pour éprouver cette réalité avec la morsure de la finitude et la volonté de relever le défi. De même encore, pour ce qui concerne l'énigme de l'histoire, si prégnante dans le déchiffrement de la nuit du Yabboq, que proposent Neher et Vigée. L'expérience juive porte cette question à un point de concentration certainement unique. Mais qui ne bute sur ces questions qui ont de plus en plus aujourd'hui allure d'apories : l'histoire va-t-elle vers un terme qui soit un but ? Répète-t-elle inexorablement ce qui fut ? La violence est-elle le moteur de la vie des hommes, au point de suggérer à Bernard Shaw cette pensée terrible : « La terre est peut-être l'enfer d'une autre planète ». Et il en va de même de la question de l'autre... Mot galvaudé s'il en est, mais dont la vie impose la réalité à tout instant, y compris au contact du plus proche. L'autre, multiplié en chaque rencontre. Autrement dit l'Innombrable, que métaphorise si bien l'Inconnu sans nom qui surgit sur le chemin de Jacob.

Voilà donc des réalités partagées. Mieux, des réalités qui sont des questions partagées. Et qui aussi – c'est là une leçon éminente qui se reçoit des textes de Vigée et de Neher – s'ouvrent à un surcroît de sens, quand elles sont placées sous l'éclairage d'un regard informé par l'expérience juive et sa tradition. Car ce qu'André Neher dit de l'existence prophétique en parlant de « laboratoire permanent »³ doit certainement se dire aussi et d'abord de l'existence juive au milieu du monde.

En peu de mots, je voudrais donc suggérer quelque chose de cet « essentiel spécifique » qui s'apprend à la lecture des deux textes d'ouverture d'*Héritages d'André Neher*, en particulier au sujet de l'histoire. Et d'abord ce fait qu'il faut consentir à descendre dans le silence et l'obscur de la nuit du Yabboq pour rejoindre la nappe profonde du réel de l'histoire et commencer à entrevoir son secret. *Silence et obscur*, ces deux catégories reviennent comme un *leitmotiv* dans les deux exégèses de Neher et de Vigée. Elles ne vont guère avec la culture moderne de l'histoire et de l'historique, qu'elles ne récusent pas d'ailleurs forcément. Mais elles amènent, elles invitent à passer ailleurs, à accommoder autrement, à quitter la surface tapageuse, saturée de bruit et de fureur qui tend à nous happer et à nous hypnotiser, pour rejoindre une profondeur qui est celle d'une nappe de silence matriciel.

On sait combien la question du silence a retenu Claude Vigée, invitant à se faire présent à ce qui se dit « *dans le silence de l'aleph* ». Mais elle n'occupe pas moins André Neher, en particulier dans les pages si puissantes de *L'exil de la parole*. La vérité plaidée est qu'il faut descendre dans le silence et se tenir dans l'obscurité de la nuit que visite l'opposant de Jacob, pour commencer à discerner quelque chose du drame qui se joue dans l'histoire des individus

3 A. Neher, *L'exil de la parole, Du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris : Seuil, 1970, p. 162.

et des peuples. *Silence* et *nuit*, silence et obscur vont ensemble. Et le défi est là : se tenir dans la précarité de l'obscur, soutenir son combat, avec son ambivalence, en consentant à l'incertain, en acceptant que l'histoire présentement vécue – tout comme la rencontre du divin – incorpore du « peut-être » (*oulai*).

Voilà un projet profondément juif... et poétique. Mais vitalement humain, c'est-à-dire vital pour que l'humanité ne cède pas à la fascination de fallacieuses totalisations. Et je dirais, vitalement chrétien. Vital pour les chrétiens, s'ils veulent n'être pas simplement des idéologues du sens de l'humanité, du sens de l'histoire ou de celui des Ecritures.

André Neher y insiste : l'expérience de l'autre que fait Jacob a lieu de nuit. Une nuit sans parole, tant que l'aube n'a pas commencé à poindre. Mais une nuit très remplie, vibrante du corps à corps qui s'y déroule. Comme s'il fallait cette protection nocturne pour abriter la lutte et la rencontre de l'autre. Comme si le lever de la lumière effarouchait l'absolu, chassait sa présence. L'évidence glorieuse de la lumière est ici contestée. Fut-elle d'ailleurs jamais pleinement glorieuse, cette lumière ? Neher en doute de manière troublante, en interprétant le *vayehi or* de la *Genèse* (« et la lumière fut ») comme un *vaj-hi-or* (« où donc est la lumière ? »). En tout cas, nous réapprenons par le récit du Yabboq la vertu de l'ombre, de l'obscur, que nos cités modernes refoulent en rendant nos nuits aussi claires que le jour, grâce aux sortilèges de la technologie. « *La nuit, chef-d'œuvre en péril* », disait naguère Alain Finkielkraut, en rappelant que notre civilisation des Lumières triomphantes rendait désormais inaccessible une expérience immémoriale du divin à laquelle l'humanité avait eu part, jusqu'à maintenant, simplement en levant les yeux, de nuit, vers un ciel étoilé...⁴ On sait de même qu'un J.-C. Ameisen, attentif aux défis éthiques du temps présent sans excès de pessimisme mais avec lucidité, est un grand et éloquent avocat de l'ombre, du respect de l'ombre, comme condition *sine qua non* pour protéger nos sociétés de tous les positivismes qui, en prétendant faire la lumière, les vouent en fait à l'obscurantisme.⁵

« *L'obscur travaille* », disait Henri Meschonnic, depuis l'expérience ultime de la maladie et de la proximité de la fin.⁶ L'obscur est en travail dans l'histoire. Il est le travail de l'histoire. Et ce travail est un engendrement. Voilà l'autre grande « révélation » du combat de Jacob dans l'interprétation croisée de Neher et de Vigée. « *Ce lieu est Pennel, le gué de la naissance* », écrit Claude Vigée. Malgré la mort embusquée et ses chantages, malgré l'âpreté du corps et corps, il faut apprendre à connaître l'épreuve du combat comme une épreuve pour la vie. Le petit matin parle en effet d'une naissance avec le don d'un nom nouveau. Jacob est désormais et pour toujours Israël, « celui a lutté contre Dieu ».

Pensée bouleversante, car nos deux lecteurs sont tout sauf des naïfs. Ainsi, quand André Neher s'interroge sur les identifications possibles de l'Inconnu - mystérieux *ish* qui défie Jacob – il remarque qu'Esau n'est forcément pas bien loin. L'inconnu ne serait-il pas Samaël, l'esprit d'Esau, le frère ennemi ? De même, reprend-il du *midrash* la suggestion d'un adversaire de Jacob métaphorisant les grands Empires, Césarées et Babels, qui font l'histoire officielle des peuples. Et qui sont les Empires qui n'auront cessé de vouloir engloutir Israël, et qui auront programmé son humiliation séculaire.

4 A. Finkielkraut, « sauver l'obscur », *Nous autres, modernes*. Paris : Ellipses, Ecole Polytechnique, 2005, p. 353-356 ;

5 J.-C. Ameisen, *Dans la lumière et les ombres*. Paris : Fayard, Seuil, 2008.

6 H. Meschonnic, *L'obscur travaille*. Paris : Arfuyen, 2011.

Mais Jacob aura tenu bon, tout au fond du gué, au plus bas, là où la perte semble sans secours. Jacob tient bon dans une lutte qui a capacité, finalement, de rédimer cette histoire. Combat *avec* et *pour* l'adversaire, souligne Neher, après que Jacob eut mis à l'abri ce qu'il a de plus cher, femmes et enfants, avec les troupeaux, auxquels il a fait passer le Yabboq (*Gn 32,23-24*). Lui restera seul, jusqu'au bout de l'épreuve qui fera de lui, non un vaincu, mais un homme *béni*, même s'il doit être blessé.

Tout cela a saveur de naissance et de vie. Ainsi Claude Vigée peut-il écrire que ce que Jacob a appris à Péniel, c'est à « mourir pour ne pas mourir ». Et dans des lignes d'une puissance bouleversante, André Neher va jusqu'à projeter ce savoir exorbitant sur le temps de l'épouvante vécu par les Juifs au 20^{ème} siècle : « ... Pour combien de Juifs cet appel de l'Inconnu qui les obligeait à entrer dans la lutte et à accepter leur condition juive et leur vocation juive ensuite, combien de Juifs en ont souffert et en ont été déchirés ; combien ensuite ont ressenti que dans ce déchirement même il y avait une restauration et une bénédiction ? »⁷

Au point presque final de son texte, il dilate autrement encore l'expérience de Jacob, en la reliant cette fois à l'histoire de l'humanité entière, avec ce qu'il appelle « les éclaboussures mêmes de l'histoire ». Et il risque cette pensée de nouveau vertigineuse : l'humiliation du peuple juif dans l'histoire ne serait que « le moyen par lequel Israël peut être présent dans l'histoire, peut être dans la solidarité de ceux qui dans toutes ces civilisations, sont aux échelons les plus bas »⁸. Ainsi Israël serait « le peuple expérimentalement lié à la fraternité des parias ».

Il y aurait encore beaucoup à évoquer, et de capital. Je me contenterai de mentionner d'un mot les pensées conclusives d'André Neher. Elles concernent une dernière fois la question de la rencontre. Entendons la question de la relation à l'autre, au sein d'Israël comme sur ses frontières externes, qui est aussi question de la relation de l'autre à Israël. De nouveau le lecteur chrétien se sent requis par une parole de vérité tonique, qui fait écart avec les pensées molles et sans énergie du compromis. Car, redit André Neher, toute rencontre a partie liée à la réalité d'une lutte. Et elle a pour condition, et pour vérification, de ne pouvoir « se faire que sur des sommets comme ceux de cette nuit de Péniel aux pentes raides, où l'on est coupé des autres rives, des rives de la sécurité »⁹. A quoi il ajoute que cette lutte n'existe que comme un combat pour une rencontre qui va elle-même avec « l'attente du lendemain ». Et il ajoute encore que ce que nous nommons « bénédiction » n'est autre chose « que l'attente de nouveaux combats, au lendemain, et le désir de se retrouver dans ces combats ».

Perspectives vigoureuses qui se tiennent loin des platitudes lénifiantes sur la rencontre et le dialogue conçus comme duo rêvé, consensus sans aspérité ni discordance. Et qui par là même autorisent la perspective de reconnaissances véritables, entendons en vérité, sans violence ni esquivé, singulièrement entre juifs et chrétiens. Dans l'instant présent, on se contentera du souhait que la double méditation du combat de Jacob, que l'on vient d'évoquer brièvement, puisse introduire les lecteurs de Vigée et de Neher – au-delà même du monde juif – au secret que tout voudrait faire taire du « *feu divin caché sous les cendres de l'histoire* », qu'évoquait un jour Claude Vigée, lestant ses mots de tout un poids d'expérience juive à la fois personnelle et collective.

7 *Héritages d'André Neher, op. cit.*, p. 41.

8 *Ibid.* p. 49.

9 *Ibid.* p. 50.